

forêt, dont le couvert impénétrable semblait protéger si puissamment notre belle vallée, à cette forêt qui, semblait-il, devait demeurer là debout pour jamais, comme un rempart devant lequel s'arrêterait la hache impuissante d'une poignée d'hommes. Rappelons-nous ce qu'il a fallu de travail pénible et persévérant dans cette lutte de tous les jours, exprimée par 9.000.000 d'arpents de terre défrichée !

Ce passé a son enseignement et est bien fait pour nous donner confiance dans l'avenir. En voyant l'enthousiasme général qui s'est emparé de notre population pour tout ce qui touche à la mise en valeur de nos terres incultes ; en voyant les octrois considérables votés annuellement à l'ouverture de nouveaux chemins pénétrant au cœur de la forêt, nous considérons comme incalculable l'augmentation que nous promettent vingt années à venir, non seulement dans notre population, mais dans notre production à tous les degrés.

Pourvu toutefois qu'une impulsion intelligente soit donnée à ce vaste mouvement. Pourvu que la direction des moyens employés ne soit pas laissée aux intérêts de localité, mais soumise aux exigences de l'intérêt général. En un mot, pourvu que les octrois du gouvernement ne soient pas employés à la colonisation de nos terres stériles, au détriment des riches alluvions de nos vallées, laissées improductives et sans voies de communication. Pour atteindre les plus grandes sources d'utilité publique de ces octrois, il faudrait une étude préalable de la valeur relative des terres à coloniser, au point de vue de la nature du sol, des débouchés et de leur avenir probable. Ce n'est qu'autant que le gouvernement aura des données exactes sur cette valeur relative qu'il pourra employer d'une manière productive les moyens mis à sa disposition dans le but d'ouvrir à la colonisation le vaste champ de nos terres incultes.

Et c'est parce que nous avons voulu nous rendre compte par nous-même de la valeur de cet immense territoire situé entre Québec et le Lac St. Jean que nous avons demandé comme une faveur l'autorisation de suivre l'exploration faite récemment par le gouvernement dans le but d'ouvrir un chemin de Québec à l'embouchure de la rivière, Metabetchouan.

Depuis deux ou trois ans un certain nombre de nos hommes publics, dont l'habileté consiste à se faire un piédestal de toutes les mesures populaires qui se présentent, se sont emparés de la question de la

Colonisation qu'ils exploitent en la prônant à tous les coins de rue pour s'attirer les faveurs du peuple, à la façon des saltimbanques en foire, tappant de la grosse caisse. Nous n'aurions pas d'objection au métier de ces bons gens, s'ils ne s'arrogeaient de décider en dernier ressort de la sincérité des hommes sincèrement à l'œuvre et qui depuis dix ans ont travaillé incessamment au développement de nos ressources agricoles. C'est ainsi que la presse de l'opposition nous a accusé d'avoir pour mission d'étouffer à prix fixe le projet d'une voie de communication entre Québec et le lac St. Jean.

Rien ne peint mieux le mobile de cette olique de fescurs de colonisation, qui ne peut voir qu'une spéculation personnelle attachée à tout acte de dévouement à la cause qu'ils font métier de jouer. En effet pour eux qui jouent à la colonisation il doit être difficile de croire à un dévouement sérieux. Heureusement que nous n'en sommes pas à nos débuts et que notre passé depuis dix ans est là pour dire les sacrifices de temps et d'argent, les études persévérantes et cinq années d'absence à un âge où le pays est cher, qui sont nos titres à la confiance du public. Titres que personne ne contestera et qui ne permettent à personne de douter de notre sincérité, pour tout ce qui se rattache à l'agriculture de notre pays.

Dans cette exploration, dont nous allons donner le compte-rendu, nous avons couru des dangers sérieux ; pendant cinq semaines de notre vie de bois nous avons été soumis à une nourriture à laquelle nous n'étions pas fait et à des fatigues dont nous n'avions pas l'habitude. La torture morale des derniers jours, où nous avons complètement manqué de vivres, avec la perspective de n'arriver jamais, a été aussi pénible qu'elle pouvait être avec une fin moins heureuse.

Notre naufrage sur le lac St. Jean a été probablement le plus grand danger auquel nous avons jamais été exposé dans une tempête. Mais tous ces dangers, ces fatigues ne sont qu'un incident au milieu des dangers, des fatigues et des ennuis des cinq premières années de notre voyage en Europe, et des cinq années que nous avons passées depuis notre retour ardemment à l'œuvre de la cause agricole.

LE DÉPART DE QUÉBEC.

L'EXPLORATION d'un chemin de Québec au lac St. Jean offrait des difficultés peu communes, et exigeait des préparatifs considérables pour assurer le succès d'une expédition à